

La Quatrième Page

Jordan Dupuis

Jordan Dupuis

La Quatrième page

© Jordan Dupuis, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2352-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 :

Seul

1

Monsieur Fernandez est rigoureux, parfois franc et assez honnête, tout comme cette phrase. Ce sont bien les seuls compliments que toutes personnes l'ayant côtoyé pourraient lui faire et cela serait bien triste, car cette pauvre sentence minimaliste paraîtrait bien maigrelette et perdue parmi l'océan de vilains mots (et de maux) qui détailleraient et termineraient sa description. Parlons de ces vilains mots, donc, en exposant ici quelques-uns des mieux choisis. Nous pouvons mettre en avant sa mauvaise foi, sa méchanceté parfois, son aigreur, son racisme, sa misogynie, son avarice, un soupçon de sadisme ou encore d'égoïsme et d'asociabilité. Ce n'est pas tout, et une page entière ne suffirait pas à démontrer et donner les exemples multiples piqués ici et là dans la vie désormais terne et monotone de cet individu. Une chose est sûre, ce sombre personnage n'aime pas les autres, perdu dans son perfectionnisme, ses pensées cartésiennes et entièrement fatalistes. Ce n'est même pas certain qu'il s'apprécie lui-même, pour vous dire... Un simple détail, imperceptible pour le commun des mortels, peut lui hérissier le poil ou le catastropher. Une facétie incontrôlable, un tic verbal, une manière de porter quelque chose ou encore le son d'une respiration plus bruyante que la moyenne devient très rapidement une tare, une abomination pour lui. La seule chose qu'il aime à présent est la lecture, mais il faut préalablement qu'il l'a choisisse méticuleusement. Certains grands auteurs ont perdu son estime pour une phrase, le choix d'un adjectif ou une tournure bancale. Un pointillisme bien trop abrupt. Cependant, les livres sont bien les maigres réconforts que la vie puisse lui engendrer (la librairie Saint-Martin, du coin de la rue, peut en témoigner). Il s'agace souvent à admettre que tel ou tel écrivain l'a berné, car il l'a suivi du premier au dernier mot tout en prenant du plaisir. Mais les autres, le reste de la populace, selon son idée, n'apporte que souci et désagrément. On ne peut leur donner notre confiance car ils finissent toujours par la trahir. On ne peut non plus faire abstraction d'eux malheureusement.

Un beau jour d'automne, par exemple, il avait complètement ignoré et délaissé

à son pauvre sort une malchanceuse automobiliste accidentée, seule, le long d'une route de campagne. Une autre fois, il ne s'était pas fait prié pour dénoncer un ancien collègue qui faisait ses tournées alcoolisé sans même tenter de lui tendre une main aidante pour l'éloigner de sa maladie. D'autant plus que le collègue en question pensait être son ami et tenait Monsieur Fernandez en haute estime. Il fut limogé pour un motif discutable et ne sut jamais vraiment le fin mot de cette histoire. Il mourut quelques mois plus tard, seul et abandonné de tous. Entre autres parmi ces péripéties peu flatteuses, il y a bien celle où il avait disparu trois jours, ne donnant pas de nouvelles à sa famille. À une époque plus récente, celui dont je peins le portrait s'en était aussi donné à cœur joie face à sa fille, Clarisse, à peine âgée de la vingtaine. La dispute ; qui partait simplement d'une main tendue de sa progéniture pour renouer un contact, uniquement cordial et facilitant la vie de cette ancienne famille déchirée, avec son ancienne épouse ; s'était soldée par un florilège d'insultes et reproches sélectionnées sur le tas afin d'exagérer certains traits de caractères, ou physiques, de la jeune femme. Cette jeune femme qui était sa fille, et l'est toujours à présent, même si cet épisode sombre restait sa dernière visite en date. Bien loin de lui l'idée de refaire sa vie. Il a mis, suite au divorce, toute sa force et son opiniâtreté pour éloigner le monde entier de sa personne. Petit à petit, il est devenu celui que ses voisins surnomment affectueusement « grincheux ». Les humains sont fascinants.

Monsieur Fernandez, du haut de ses soixante et onze printemps, cheveux court et grisonnant, crane dégarni sur le dessus, de taille moyenne, souvent vêtu de la même manière grâce à ses fabuleux habits presque tous identiques et ternes, une barbe impériale type bouc de mousquetaire, les yeux marrons tantôt perçants, tantôt moroses à travers ses lunettes fines et rectangulaires, habite au 9b boulevard De Gaulle dans un T2 moyennement bien agencé (et il n'est pas question de l'agence médiocre qui lui a proposé cet appartement il y a près de 30 ans) ancré au premier étage de cet immeuble. Le boulevard en question, artère imposante et vivace, traverse aisément près d'un tiers de la ville de Saint-Martin du bourg, du sud au nord, avant de rejoindre un rond point géant donnant accès à deux routes départementales, une nationale et un péage d'autoroute. Saint-Martin du bourg est une ville moyenne d'environ 30 000 habitants, sans caractéristiques remarquables si ce n'est sa périphérie jonchée d'entreprises de transport et de métallurgie. Une bourgade résidentielle de classe moyenne, bien placée pour loger les familles de travailleurs salariés, entrepreneurs ou commerçants. Dans l'urgence de son divorce, il avait trouvé bon de se caser dans

ce logement, pour un temps seulement, se disait-il. De cette manière et à contrario de son ex-femme, il ne quittait pas sa ville natale, son emploi et ses petites habitudes. L'un des traits de caractère de l'être humain que l'on ne peut expliquer. L'aventure est rarement vue comme une option fiable. Il n'est donc pas nécessaire de souligner qu'il vit seul, même si cela vient d'être fait.

Son voisinage, Monsieur grincheux a largement eut le temps de l'observer au cours des dernières années. Bien entendu, personne parmi eux n'est assez bien pour gagner son estime. Pas le moins du monde la vieille dame du rez-de-chaussée, Madame Scorailles, éternellement accompagnée de son toutou et son parfum gitane maïs, avec ses visiteurs souriants, son habitat structuré et propre, sa petite famille parfaite et sa descendance choyée. Encore moins ses voisins de palier, les Rossi, leurs deux enfants, leurs horaires décalés et leur problème d'alcool. Les disputes ne manquent pas de rythmer certaines de ses soirées, l'agaçant d'autant plus. Surtout pas la famille Alaoui, vivant au deuxième, leur culture marocaine et tous les clichés s'y rattachant, leur fils aîné et ses fréquentations douteuses probablement liées à la drogue. Et pas du tout chaque foyer composant les trois étages restants, comme par exemple cette étudiante aux humeurs trop festives, qui prend son appartement pour une boîte de nuit quand bon lui semble au quatrième étage.

Tout ce qu'il peut se passer quand Monsieur Fernandez est éveillé, il le sait, l'observe, le note et le range dans l'un des tiroirs de sa mémoire pour un jour pourquoi pas le ressortir, comme un post-it bien voyant mais oublié sur un coin de frigo, que l'on regarde tout les jours sans y porter son attention car il fait trop parti du décors pour que sa présence soit soulignée, ou un papier important dont on a besoin six mois plus tard et auquel on prends bien soin de ne pas toucher en attendant. Ses anecdotes et souvenirs, le surnommé grincheux s'évertue à ne pas les déranger, pour l'heure, afin de s'en servir le moment opportun comme un bon vin que l'on laisse vieillir paisiblement dans le but de le poser fièrement sur la table à une occasion très bien choisie. Pour résumer, et tout le monde le sait parmi le voisinage, Monsieur Fernandez s'est servi, se sert et se servira de tout cela un jour ou l'autre, au croisement d'une dispute ou au carrefour d'une prise de bec impromptue (ou recherchée, justement), et ce, simplement pour tenter de clouer ledit bec à son opposant ou tout bonnement pour lui balancer en pleine tronche ce qu'il n'aime pas et faire valoir son bon droit. Un jour, Monsieur Alaoui était reparti passablement irrité d'une entrevue entre les deux hommes, divulguant que seul l'âge de son voisin l'empêchait de lui flanquer son poing sur

la figure. Le tout pour une voiture mal garée, ou des affaires dans le hall d'entrée pour un départ en vacances, on ne sait plus vraiment. En ce qui concerne les disputes, notre héros n'a pas son pareil pour les oublier rapidement, car lorsque l'orage est passé, seules les miettes des erreurs du voisinage restent, pour ensuite s'accumuler et relancer la machine. Mais il ne rechigne jamais à « déboucher une bonne bouteille » quand bon lui semble.

Pour résumer, Le vieillard est perfide, blessant, sournois, intolérant au possible, des plus acariâtres. En bref, il est méchant et détestable. Pourtant, tout au long de ce récit, bien malgré vous et votre bon sens, vous allez apprendre à le comprendre, l'aimer et le soutenir comme je l'ai toujours fait en vous narrant ce récit. Son destin hors du commun va vous être exposé tel quel, et nonobstant le fait qu'il n'y puisse rien, vous n'y pourrez rien vous non plus.

*

Une fin d'après-midi pour notre héros national se résume à faire couler du café, vérifier son frigo et ses placards pour y faire l'inventaire de ce qu'il manque ou pourra manquer et dresser, si besoin, une liste précise de courses à venir, réfléchir au repas du soir, et quand l'humeur lui prends, à tout ceux de la semaine suivante. Il écrit, griffonne, note... Puis, si le voisinage n'attire pas trop ses yeux (à travers les rideaux de dentelle de son ex-femme, étant la seule chose qu'il a réussi à lui soutirer) où ses oreilles (à travers les murs en papier cloisonnant l'édifice HLM, d'où même un bruit de moustique bien énervé pourrait parvenir), Monsieur Fernandez s'installe dans son rocking-chair au fond de son minuscule salon. Rarement, mais quelques fois tout de même, si le calme est de la partie, il s'assoupi là et c'est le minuteur qui l'extirpe de ses songes. Il écoute un peu de musique tandis que la chaleur du four berce le plat qu'il engloutira une heure ou deux plus tard. Tantôt Janis Joplin, tantôt Sinatra ou Nina Simone, toujours le bouton du son réglé sur 14. Des fois, un peu de folie avec Hendrix ou les Stones... La belle époque... D'ailleurs, il n'était pas cet homme aigri et solitaire, à cette époque, quand il a rencontré sa femme. Enfin, son ex-femme ! Malgré que son propre esprit et ses propres songes soient ses principaux interlocuteurs quotidiens, il s'efforce même avec eux à préciser Ex-femme. Pourtant, à chaque fois qu'il y pense, inlassablement, c'est bien le sentiment qu'elle est toujours sa moitié qui revient...

Effectivement, il n'était pas ce personnage détestable auparavant. Adolescent, plein de vie et de projet, il avait croisé la route de cette belle brune au caractère bien trempé en juin 1966. Puis, de fil en aiguille, et aussi comme une évidence, ils avaient fini par s'aimer. Comment la vie avait pu faire bifurquer sa route de la sorte ? Qu'est ce qui avait fait dérailler le train-train paisible de son existence ? Qu'avait-il fait de si mal pour qu'ils se séparent ? Ma Fabienne...

Non. Monsieur Fernandez ne laisse pas de telles interrogations lui encombrer l'esprit. Il n'est pas fautif. Les autres le sont. Il est tel par leur faute, un point c'est tout.

En bref, cette fin d'après-midi ressemble plus que jamais à toutes les autres. Une fin de samedi en plein printemps à ressasser son passé et nier les évidences. L'odeur de cigarette de Madame Scorailles remontant par effluves timides par la fenêtre ouverte de la cuisine (qui le reste souvent), quelques bruits dans les couloirs, l'aîné des Rossi qui beugle par moment, complètement excité devant sa console de jeux, des bruits de portières d'ouvriers quittant un chantier non loin, d'autres gosses tapant dans un ballon dehors... S'il avait eu le courage, il l'aurait bien crevé ce ballon. Ce samedi soir là, Monsieur Fernandez va se mettre au lit une fois sa liste de commission rédigée et placardée sur le frigo, comme d'habitude, entre 21h et 21h30. Et dans son nid douillet, un oreiller sous la nuque il regarde un film dont il n'apprécie guère les images sur son petit téléviseur de chambre. Bientôt, il s'endort calmement, emporté par une fatigue lourde ce jour-ci, presque impatient d'une nouvelle erreur du voisinage, ou un faux pas d'un adversaire. Le dimanche, presque tout le monde est présent et les invités sont légion.

*

Le lendemain matin, comme tous les jours, pas besoin de réveil. Monsieur grincheux est réglé comme une horloge. Après 25 longues années à se lever six jours sur sept à la même heure pour exercer le même emploi avant la fin de sa carrière, le corps se rappelle. Le corps sait et veut vous faire savoir qu'il sait. Le vieil homme était facteur, et malgré la rudesse de son ancien emploi, il reste un homme en bonne santé pour son âge et assez bien conservé. Pas un arrêt maladie, une faiblesse dévoilée ou un retard. En revanche, il ne mettra plus

jamais le pied sur une pédale. Aux aurores, les yeux biens ouverts, la première chose qu'il a envie de faire, c'est plonger le nez dans un de ses bouquins. La plus part de sa petite bibliothèque dans le salon, il l'a déjà lue. Une autre partie est en attente, et enfin, quelques autres ouvrages ne seront jamais plus touchés, et il se demande même pourquoi il s'en est doté.

Après deux bonnes heures de plusieurs chapitres coriaces de « Confessions d'un barjot » de Philip K. Dick, l'envie est définitivement assouvie. Cependant, une chose tracasse Monsieur Fernandez. Durant sa lecture frénétique, il n'a pas été dérangé. Pas une seule fois, et ceci le dérange, paradoxalement. Pas un coup d'œil méprisant à jeter par la fenêtre du salon, pas de coup de gueule inutile à balancer à travers les murs ni d'estoc de balai au plafond. C'est bien la première fois que cela arrive. Ce calme est presque effrayant, venant d'un immeuble si plein de vie à l'accoutumée. Effrayant mais... reposant.

L'accalmie passagère, car elle sera de courte durée, c'est sur, ne peut avoir que du bon. C'est ce que le retraité se dit. Alors il faut en profiter. Il décide, après ce moment de flottement improbable, de se mettre aux fourneaux. Monsieur Fernandez n'a pas trouvé mieux pour en profiter. La répétition de ses journées de solitude a eu l'effet incontrôlable de finalement ne savoir faire d'autre que les répéter, encore et encore. Ce vide laissé par la tranquillité pourrait vous faire sentir épris d'une liberté enivrante, vous faire vous sentir un autre tout neuf. Malgré tout, son imagination n'a pas dépassé ses propres frontières.

Dehors, pas un chat. Ou quasiment. Sur le parking muet, le vent matinal pousse tendrement quelques feuilles orphelines vers d'autres horizons, sans manquer d'y ajouter une touche colorée de printemps avec des morceaux de fleurs bien choisis parmi la végétation alentour. Emportés par le courant inégal du souffle printanier, ces projectiles finissent sur les pare-brise, dans la haie qui clôture l'ensemble des places de stationnement, alors que d'autres se perdent dans l'infini de l'horizon. N'y a-t-il pas un rêve enfoui, une folie inavouée à déterrer de son esprit pour l'entreprendre ? N'y a-t-il pas un projet farfelu à réussir tandis que la rue lui laisse le champ libre ? Une chanson plus osée à pousser le volume à 15 ? Rien que l'ancien facteur ne veuille tenter. Ou rien qu'il ne se décide à faire. On est dimanche après tout ! se dit-il à cet instant. Le vieillard n'est pas aventurier pour un sou. Bientôt, le ton va monter chez les Rossi, le fumet du banquet généreux de madame Alaoui va se faire ressentir et embaumer le bâtiment, et le roquet de madame Scorailles va émettre quelques

sons dont lui-seul a le secret en rentrant de sa promenade quotidienne aux pas saccadés. Tout redeviendra comme avant. La gamine du quatrième descendra quatre à quatre les marches dans un bazar inégalable, pour se rendre je ne sais où lorsqu'elle aura décidé de se lever à l'heure qui lui semble la meilleure pour débiter sa journée, et quelques voitures passeront...

Désormais, il est l'heure d'une sieste, qui, de plus en plus chaque jour, s'immisce dans la vie du retraité. Dans son fidèle rocking-chair, il est 14h selon l'horloge, mon colonel, et Monsieur Fernandez s'assoupit à nouveau sans se rendre compte qu'aucune des aiguilles de cette horloge ne bouge.

*

C'est sans aides extérieures que l'ancien facteur se réveille environ deux heures plus tard. Chose exceptionnelle, son sommeil a été profond et nullement dérangé par quoi que ce soit. Il a presque l'impression de se sentir un peu coupable d'une telle oisiveté. La journée se termine donc ainsi, dans la quiétude la plus apaisante possible. Malgré quelques coups d'œil à l'extérieur, un affut auditif acéré, Monsieur Fernandez ne s'inquiète pas plus de cette situation inédite. Peut-être que la surdité m'atteint enfin, moi qui la souhaite depuis ma retraite, se dit-il. Peut-être que cette bande d'imbéciles a enfin compris qu'il fallait respecter autrui...

*

Le lendemain, un lundi gris et frais de début mai, l'ancien facteur doit se résoudre à sortir à contrecœur pour ses commissions. Une belle petite liste entamée en début de week-end et peaufinée la veille. Parmi elle, des produits laitiers, de la farine, des œufs et un peu de viande entre autre. Son béret bien enfoncé sur son crane dégarni et grisonnant, il attrape un gilet noir et un cabas de commission au porte-manteau quasi vide posté vers la porte d'entrée de l'appartement. Cet appartement, pauvrement décoré, dans lequel on entre directement dans la salle à manger et sa cuisine américaine et donnant accès sur la gauche à l'unique chambre, accolée à la cuisine, puis à droite sur la salle de